

M^{me} de Sévigné : « Elle écrit comme elle parle... »

Robert Kopp

Voilà ce que disait d'elle M^{lle} de Scudéry. Or M^{me} de Sévigné, dont nous célébrons cette année le 400^e anniversaire de la naissance (1), n'a jamais pensé faire œuvre littéraire ; c'est malgré elle qu'elle a été promue au rang de grand écrivain (2). Le titre d'auteur n'était d'ailleurs pas très couru dans l'aristocratie de son temps. On sait que M^{me} de La Fayette, sa grande amie, s'en est toujours défendue. Et quand son cousin Bussy-Rabutin, un des premiers à être persuadés de son talent, lui propose d'écrire un roman à quatre mains, elle décline. Ses lettres, à de rares exceptions près, sont destinées à ses proches. Leur but est de prolonger les conversations infinies qu'elle entretient avec les membres de sa famille et avec ses amis. « Ce sont des conversations que vos lettres ; je vous parle et vous me répondez », écrit-elle à sa fille, en 1675, restant persuadée qu'« une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres » (3). Ces succédanés de paroleries, dont nous adorons la familiarité et les indiscretions, n'en obéissent pourtant pas moins à des codes, bien

Robert Kopp est professeur à l'université de Bâle. Dernier ouvrage publié : *Le Paris des Goncourt* (Éditions Alexandrines, 2023). robert.kopp@unibas.ch

que nous ayons quelque peine à les retrouver. La conversation, dont les sociétés démocratiques ont perdu la pratique, pour l'Ancien Régime, était un art de vivre, qui, comme tout art, avait ses règles (4).

Naissance posthume d'un grand écrivain

Parmi elles, la discrétion, qui, pour la marquise, allait de soi, d'autant que les correspondances étaient surveillées. Si elle a été flattée par le « portrait », genre littéraire alors à la mode, qu'avait fait d'elle M^{lle} de Scudéry dans *Clélie* (1654), ou par celui qu'avait confié M^{me} de La Fayette à un recueil de *Divers Portraits* (1659), confectionné par la Grande Mademoiselle, c'est qu'il s'agissait de tableaux idéalisés, répondant aux conventions de l'éloge, elle n'a guère apprécié, en revanche, la publicité que lui a faite son pétulant cousin Bussy-Rabutin dans son *Histoire amoureuse des Gaules* (1665), chronique satirique des mœurs galantes de la cour à l'époque de la jeunesse de Louis XIV. Pamphlet politique d'un ancien frondeur sous forme de roman galant, le livre vaudra à son auteur, tout juste élu à l'Académie française, un séjour de quelques mois à la Bastille, puis un exil plus ou moins définitif en Bourgogne (5).

« Il n'y a point de femme qui ait plus d'esprit qu'elle, et fort peu qui en ait autant ; sa manière est divertissante. Il y en a qui disent que pour une femme de qualité, son caractère est un peu trop badin. [...] Elle est d'un tempérament froid, au moins si on en croit feu son mari [...]. Comme il disait, toute sa chaleur est à l'esprit. À la vérité, elle récompense bien la froideur de son tempérament, si l'on s'en rapporte à ses actions [...]. Les flatteurs dont sa petite cour est pleine [...] ne manquent jamais de lui dire qu'on ne saurait mieux accorder qu'elle fait la sagesse avec le monde et le plaisir avec la vertu. Pour avoir de l'esprit et de la qualité, elle se laisse un peu trop éblouir aux grandeurs de la cour. »

Il y a du dépit dans les lignes de Bussy, mais M^{me} de Sévigné est blessée : « Être dans les mains de tout le monde, se trouver imprimée, être le livre de divertissement de toutes les provinces, où ces choses-là font un tort irréparable, se rencontrer dans les bibliothèques, et recevoir cette douleur, par qui ? » Il s'ensuit une brouille – ce n'est pas la première –, qui n'entache pourtant en rien l'admiration de Bussy pour le

talent littéraire de sa cousine. Ainsi, c'est dans ses *Mémoires*, publiés en 1696, au lendemain de la mort de la marquise et trois ans après sa propre mort, que furent révélées les cinq premières lettres de M^{me} de Sévigné. Et l'année suivante, des quatre volumes de *Correspondance* de Bussy, deux étaient consacrés à 109 lettres de la marquise. Réaction d'un contemporain : « M^{me} de Sévigné [...] fera dire à la postérité que la cousine valait bien le cousin. (6) »

Des lettres toujours plus nombreuses...

Ce n'est pourtant qu'en 1725 qu'est paru sous le nom de son auteure un volume séparé : *Lettres choisies de M^{me} la marquise de Sévigné à M^{me} de Grignan, sa fille*, qui contiennent beaucoup de particularités de l'histoire de Louis XIV. Indiscrétion d'un copiste ou manœuvre publicitaire pour attirer l'attention sur deux autres éditions, plus volumineuses mais tout aussi subreptices, qui devaient paraître l'année suivante ? Les *Lettres choisies* contenaient vingt-huit lettres, retenues en fonction de leur intérêt historique : arrestation de Lauzun, mort de Vatel, début de la guerre de Hollande, passage du Rhin, mort de la princesse de Conti, mort de Turenne. Les deux volumes publiés respectivement à Rouen et à La Haye l'année suivante en proposaient quatre fois plus, 134 pour la première, 177 pour la seconde. On ignore qui en a établi le texte et sur quelle base.

La première édition « officielle », de 614 lettres, est celle du chevalier Perrin, en 1734. Elle est fondée, pour partie sur des originaux détruits par la suite, pour partie sur des copies que Perrin dit lui-même « imparfaites ». L'ensemble aurait été fourni par la petite-fille de M^{me} de Sévigné, Pauline de Simiane, qui aurait toutefois exigé que fussent supprimés les détails concernant la vie matérielle de la famille, les aventures galantes de certains de ses membres et les réflexions peu conformes à la piété. Et comme Perrin ne semble pas s'être exécuté assez scrupuleusement, il s'est vu poursuivi en justice... Ce n'est qu'après la mort de M^{me} Simiane qu'il a pu donner, en 1754, une deuxième édition, plus complète et plus exacte de son travail : huit volumes, 772 lettres, mais toutes corrigées, Perrin désirant offrir un texte « digne du public », c'est-à-dire moins entaché de néologismes ou d'expressions familières. À ses yeux, le style de M^{me} de Sévigné péchait par excès de naturel. C'était aussi l'avis de Voltaire, grand lecteur de l'édition Perrin, mais qui s'est gardé de faire entrer la marquise dans son *Temple du goût*.

... mais réécrites pour la plupart

Des 1 100 lettres de M^{me} de Sévigné que contient aujourd'hui l'édition de référence procurée par Roger Duchêne dans la « Bibliothèque de la Pléiade », seule une poignée nous est parvenue sous forme d'autographes. Nous ne disposons que de copies plus ou moins réécrites. Et beaucoup de lettres ont été détruites, notamment les échanges avec son fils Charles, de qui elle n'était peut-être pas moins proche que de sa fille, mais aussi avec le cardinal de Retz, M^{me} de La Fayette, M^{me} de Lavardin. Manquent, en outre, les réponses de M^{me} de Grignan, détruites, semble-t-il, par la fille de celle-ci, parce qu'elles faisaient trop souvent allusion aux affaires, notamment financières, de la famille. Des pertes estimées par Roger Duchêne à l'équivalent d'un quatrième volume de la « Pléiade ».

Après les éditions « furtives » et les éditions de Perrin, de nouvelles copies ont surgi, dont celle du marquis de Grosbois, qui a servi à l'établissement de la monumentale édition publiée par Adolphe Régnier dans la collection des « Grands Écrivains de la France » en 1862. Cette collection avait été fondée pour la publication des grands classiques, Corneille et Racine en tête, contribution au mythe du Grand Siècle édifié par les Nisard et les Sainte-Beuve sous le Second Empire. La III^e République devait élargir ce programme aux Lumières pour en faire le socle de l'enseignement secondaire (7). L'édition des lettres de M^{me} de Sévigné ne compte pas moins de quatorze volumes, dont deux consacrés au « Lexique », faisant l'inventaire de toutes les libertés prises par la marquise par rapport à la langue classique. De quoi alimenter une discussion, qui dure jusqu'aujourd'hui, sur la prétendue spontanéité de l'épistolière.

L'art d'être naturel

Or, être « naturel », pour un classique, est le résultat d'un « art », à commencer par celui de dissimuler les « règles » de l'art. Un principe qui vient de loin. C'est celui de l'art oratoire, défini par Cicéron, par Quintilien, par Érasme. Le premier mérite de l'orateur est de faire oublier son éloquence. Une règle rappelée par de nombreux auteurs, dont le chevalier de Méré, connu pour ses essais sur l'honnête homme. Sainte-Beuve a fait son portrait dans la *Revue des Deux Mondes* (8). Voici ce que Méré préconise dans ses *Conversations* (1668) :

« Le bon art qui fait qu'on excelle à parler, ne se montre que sous une apparence naturelle : il n'aime que la beauté simple et naïve : et quoi qu'il travaille pour mettre ses agréments dans leur jour, il songe principalement à se cacher. [...] Je trouve que le plus parfait est celui qui se remarque le moins, et quand les choses sentent l'art, et l'étude, on peut conclure que ceux qui les disent n'ont guère de tous les deux, ou qu'ils ne savent pas s'en servir. (9) »

Alors que les lettres de la marquise sont souvent louées pour leur spontanéité, la recherche récente a montré tout ce qu'elles doivent aux nombreux manuels sur l'art d'écrire (10). Ce qu'avait pressenti Marcel Arland, soulignant à quel point M^{me} de Sévigné est un écrivain conscient de son art :

« En vérité, M^{me} de Sévigné est en perpétuelle représentation, et c'est là qu'elle trouve son naturel. Nous avons perdu cette rhétorique (ou du moins son usage lucide) qui est l'art de s'entendre à travers des "mensonges". On savait alors à quoi s'en tenir, comme devant les flammes, les fers et les mortelles blessures du roman ou de la tragédie. On savait que, réduit à une nature infirme, bizarre, presque indécente, l'homme ne pourrait aller bien loin dans la vie sociale, et que d'abord il manquerait de naturel ; qu'il fallait donc adopter tout un ensemble de figures, de symboles et de danses rituelles, dont la noblesse pût rejaillir sur chacun des participants. (11) »

Tout en exprimant ses impressions et ses sentiments, M^{me} de Sévigné s'est aussi mise en scène. Ainsi dans son rôle de mère, qui cultive un amour exclusif, dévorant, voire étouffant pour sa fille. Que de commentaires n'a suscités cette relation ! Or, notre perspective est faussée par le fait que, des lettres conservées, deux tiers ont été adressées à M^{me} de Grignan, ce qui nous prive de toute possibilité de comparaison. Mais, à bien étudier ces lettres, on constate que M^{me} de Sévigné se sert d'un vocabulaire affectif standard, tel qu'il est couramment utilisé dans les *Lettres portugaises*, par exemple.

Inventer une langue

C'est que la langue a déjà beaucoup servi. Elle est même usée, et il est difficile d'éviter les stéréotypes, de ne pas tomber dans les clichés du « style à cinq sols » (12). D'où les distances prises avec les formules toutes faites : « Je vous embrasse de tout mon cœur, mais sincèrement, et point du tout pour finir ma lettre » (13). Et quand les mots du dictionnaire ne suffisent pas, on va piocher dans les langues régionales (accouchade, pétouffe, dégognade) ou étrangères (*farniente*, *medianoche*), dans le vocabulaire familier, ou on invente des dérivations comiques (rabutinade, brilloter) et des néologismes (fronderie, rapsoder). Autant d'écarts par rapport à la langue classique, qui, elle, vit de la plus extrême économie des moyens. M^{me} de Sévigné est aux antipodes de Racine (à qui elle préférerait d'ailleurs Corneille). Ce n'est pas la litote qui est sa figure préférée, mais l'amplification, notamment dans les lettres qu'elle destine à la lecture devant quelques proches, comme celle au sujet du mariage manqué de la Grande Mademoiselle avec le duc de Lauzun, adressée, le 15 décembre 1670, à son cousin de Coulanges :

« Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie [...]. Devinez-la ; je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien ! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix ; je vous le donne en cent. (14) »

Cette théâtralisation se manifeste également par l'utilisation du discours direct quand elle raconte une conversation à laquelle elle prend part, comme celle avec le duc et la duchesse de Chaulnes, qui lui proposent de les accompagner à Vannes, ou qu'elle rend compte au marquis de Pomponne du procès de son ami Fouquet (dont l'amitié a failli la compromettre, mais à qui elle est restée fidèle). Ou du discours indirect, pour rapporter à sa fille la nouvelle disgrâce du même Pomponne (trop proche des jansénistes) vingt ans plus tard.

Ainsi, les nouvelles de la cour – elle y a emmené sa fille danser le ballet des *Amours déguisés*, assister aux *Plaisirs de l'île enchantée*, à Versailles, en 1664, puis aux grandes fêtes de 1668, organisées à l'occasion de la paix d'Aix-la-Chapelle, mais où, sa fille partie en Provence, elle se rend de plus en plus rarement, se tenant informée le plus souvent par des tiers –, les révoltes, sévèrement réprimées, contre le « papier timbré » en Bretagne, les opérations financières pour acheter telle ou telle charge, les soucis domestiques, l'aménagement des allées du château des Rochers, les déménagements parisiens, les séjours à Vitré, les ennuis de santé, les sorties des théâtres, voisinent, sans hiérarchie, dans un joyeux pêle-mêle parfois au cœur de la même lettre.

Écrire, pour M^{me} de Sévigné, ce n'est pas seulement poursuivre des entretiens infinis, c'est proprement se sentir vivre. « Me voici à la joie de mon cœur, toute seule dans ma chambre à vous écrire paisiblement; rien ne m'est si agréable que cet état. (15) » La lettre ne comble donc pas seulement le vide laissé par l'absence d'une personne aimée, elle remplit aussi le vide d'une existence, dont la marquise, grande lectrice de Pascal, sent parfois la vanité et la vacuité, sans pour autant céder au sentiment du tragique.

1. Par une grande exposition au musée Carnavalet, à Paris, jusqu'au 23 août 2026 : « Madame de Sévigné, lettres parisiennes ». Voir le superbe catalogue publié sous la direction d'Anne-Laure Sol et David Simonneau, Paris Musées, 2026.

2. Voir Geneviève Haroche-Bouzinac, *Madame de Sévigné*, Flammarion, 2023. Ce n'est pas l'avis de Nathalie Freidel qui, adoptant un point de vue féministe, estime que ne pas faire œuvre est un choix « stratégique » (*Sévigné dans le cercle des femmes*, Hermann, 2026).

3. Madame de Sévigné, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Roger Duchêne, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1974, p. 39, et tome I, 1973, p. 12.

4. Voir *L'Art de la conversation*, anthologie établie par Jacqueline Hellegouarc'h, préface de Marc Fumaroli, Classiques Garnier, 1997, dernière réimpression 2023, ainsi que l'étude de Marc Fumaroli, « La Conversation », publiée dans *Les Lieux de mémoire* de Pierre Nora, avant d'être repris dans le volume *Trois institutions littéraires* de la collection « Folio » chez Gallimard, 1994, et enfin la somme magistrale de Benedetta Craveri, *L'Âge de la conversation*, Gallimard, 2002.

5. Bussy-Rabutin, *Histoire amoureuse des Gaules*, réédité par Jacqueline et Roger Duchêne, Gallimard, « Folio classique », 1993.

6. Cité d'après Roger Duchêne, *Madame de Sévigné*, Fayard, 2002, p. 565.

7. Voir Stéphane Zékian, *L'Invention des classiques*, CNRS Éditions, 2012.

8. En janvier 1848, repris dans *Portraits littéraires*.

9. In *Œuvres complètes*, présenté par Fernand Roches, Les Belles Lettres, coll. « Les Textes français », tome I, 1930, p. 47.

10. Voir Bernard Beugnot, « Style ou styles épistolaires ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1978, repris dans Bernard Beugnot, *La Mémoire du texte. Essais de poétique classique*, Champion, 1994, ainsi que Bernard Bray, « Le style épistolaire : la leçon de M^{me} de Sévigné », *Littératures classiques*, 28/1996, en ligne, et, du même auteur, *Epistoliers à l'âge classique*, Tübingen, Gunther Narr Verlag, 2007.

11. Marcel Arland, « M^{me} de Sévigné, la lettre et le naturel », *La Prose française*, Stock, 1951.

12. Madame de Sévigné, *Correspondance*, tome I, op. cit., p. 258.

13. *Idem*, p. 215.

14. *Idem*, p. 139-140.

15. *Idem*, p. 183.